

Commémoration
Guerre 1914-1918
VAUX en AMIENOIS
11 Octobre 2015



Casque Adrian

Casque Adrian de l'infanterie française modèle 1915

Le casque Adrian M 1915 lointainement inspiré de la bourguignotte du Moyen Âge est le casque militaire équipant les troupes françaises pendant la Première Guerre mondiale. Il fut conçu dans l'urgence quand des millions de soldats se retrouvèrent engagés dans la guerre de tranchées et que les blessures à la tête devinrent la cause d'une proportion significative des pertes sur le champ de bataille. 77 % des blessures des Poilus étaient à la tête avant son adoption, le chiffre tombant à 22 % en 1916.

Il remplaçait une cervelière (calotte d'acier portée sous la casquette ou le képi) adoptée en février 1915 et fut distribué à partir de septembre 1915.

Histoire

Ces casques sortent des usines Japy Frères à Paris (rue Albouy) et à Beaucourt, près de Belfort, et d'autres entreprises (Compagnie Coloniale, Reflex, Jouet de Paris, Société des Phares Auteroche, Dupeyron, Compagnie des compteurs, et Bonnet, sur le boulevard Beaumarchais à Paris) et ont été conçus à l'aide de Louis Kuhn, chef de l'atelier d'agrafage mécanique des établissements Japy Frères. *Ils ont été commandés par le sous-intendant militaire Louis Adrian, et en gardent ce nom d'« Adrian ».*

Le casque Adrian était conçu pour protéger les soldats des éclats des obus qui explosaient au-dessus des tranchées. La présence d'un cimier est une réminiscence des casques de cavalerie ; il est destiné à amortir des chocs venant par le dessus (le cimier s'écrase, puis le choc est transmis à la bombe du casque). Le casque Adrian s'inspire de la bourguignotte du Moyen Âge. Comme la plupart des casques de cette époque, il n'était pas question d'essayer d'arrêter directement une balle de fusil ou de mitrailleuse. Fabriqué dans une tôle d'acier laminé d'une épaisseur de 0,7 mm, le casque, qui ne pèse que de 670 à 750 grammes, est plus léger que les casques allemands (Stahlhelm) et britanniques (casque Brodie) qui apparurent par la suite (février 1916 pour le casque allemand, fin 1915 pour le casque anglais).

Collections de casques Adrian.

De couleur bleu horizon, il était, contrairement à ces derniers, constitué de 5 pièces, la bombe, la visière et la nuquière, le cimier et la coiffe en cuir. À l'avant du casque était agrafé par des pattes métalliques l'attribut caractéristique de l'arme (infanterie, artillerie, chasseurs à pied, service de santé, la plus répandue étant celle de l'infanterie, une grenade surmontée d'une flamme, estampillée des initiales « RF » pour République française. La coiffe, noire ou marron, initialement taillée dans un seul morceau de cuir et comportant sept « dents de loup » trouées et rivetées pour permettre le passage d'une cordelette, fut constituée ultérieurement de sept morceaux de cuir cousus (six dents de loup et une couronne au dos de laquelle est cousue une bande de tissu, généralement issue d'uniformes usagés). En hiver, certains soldats rajoutaient un rembourrage supplémentaire de tissu ou de papier journal entre la coque et la coiffe. Les premiers casques furent peints en bleu brillant. Il apparut rapidement que les reflets du soleil en faisaient d'excellentes cibles. Les soldats les passèrent donc à la boue, puis une peinture mate fut distribuée aux unités, ainsi que des couvre-casques de tissu, avant qu'ils ne soient peints en bleu mat en unité, puis directement en usine. Les casques des troupes d'Afrique furent repeints en couleur moutarde, puis directement peints de cette couleur en usine.

La jugulaire des officiers est souvent en cuir tressé et achetée dans le commerce. La découpe de la partie antérieure du cimier peut légèrement varier selon le fabricant. Des casques en acier trempé furent commercialisés par la société Franck et Siraudin au prix de 20 à 25 francs (soit 47-59 euros) et rapidement interdits car dangereux en cas d'impact.





Casque Brodie

Le casque Brodie, aussi connu sous les noms de casque Tommy ou de casque shrapnel, est un casque d'acier conçu et breveté en 1915 par John Brodie.

Au début de la Première Guerre mondiale, aucun des pays belligérants n'avait prévu un casque d'acier pour ses combattants. La plupart des soldats allaient au combat avec une coiffure de tissu n'offrant aucune protection contre les armes modernes. Les troupes allemandes étaient munies du casque à pointe, en cuir bouilli avec une bâche de toile pour protéger le cuir, et qui n'offrait aucune protection non plus.

L'armée française subit un grand nombre de pertes dues à des blessures mortelles à la tête, ce qui la conduisit à l'adoption du casque d'acier, d'abord de simples têtes, remplacées par le casque Adrian à l'été 1915. Il remplaça le képi rapidement dans l'armée française, puis fut adopté par les armées belge et italienne. Le War Office fit alors la demande d'un casque similaire.

Le département Invention du War Office évalua le casque français. Il le trouva insuffisamment solide et trop complexe pour le faire réaliser par de petites usines. Le modèle de Brodie offrait l'avantage d'être usinable à partir d'une seule feuille de métal pressé, ce qui lui donnait un supplément de force. Il commença à être distribué à partir de l'automne 1915, mais ne fut disponible en grandes quantités qu'à partir du printemps 1916. C'est lors de la bataille de Saint-Éloi, en avril 1916, qu'on l'utilisa pour la première fois au combat.

Les autres armées de l'Empire britannique utilisaient aussi le casque Brodie, et l'US Army fit l'acquisition de 400 000 exemplaires en 1917, jusqu'à ce que les États-Unis commencent à en fabriquer en janvier 1918 (ce sont les M1917).

Le casque Brodie, de forme circulaire qui lui valut les surnoms de assiette à soupe ou plat à barbe, protège surtout la tête des éclats d'obus.

Le modèle original (Type A), est fait d'acier normal avec un débord de 4 à 5 cm. Il ne fut produit que pendant quelques semaines, avant que le Type B ne soit introduit. Il est fait d'acier plus résistant, à forte teneur en manganèse, et possède une couronne plus arrondie. Il fut remplacé en mai 1916 par le Mark I, à la surface mate, qui ne brillait donc pas au soleil. En 1917, des rembourrages rendent le casque plus confortable. À la fin de la guerre, les casques portaient, peints, les insignes de l'unité du soldat.

Le casque Brodie fut utilisé dans l'US Army jusqu'en 1942, avec des modifications mineures, jusqu'à ce qu'il soit remplacé par le casque M1 en usage dans l'armée américaine.

Il fut remplacé par le casque Mk.II en 1939 puis le casque Mk.III Turtle back en 1943 dans l'armée britannique. Son descendant, le casque Mk.IV, restant lui-même en service jusque dans les années 1980 - il fut encore porté par les troupes britanniques pendant la Guerre des Falklands et par divers autres armées européennes, belge notamment.





Commémoration
Guerre 1914-1918
VAUX en AMIENOIS
11 Octobre 2015

Lebel modèle 1886

Le Fusil Mle 1886, ou Fusil Lebel, a été adopté par l'Armée française en mai 1887. Il a été très largement utilisé comme fusil d'infanterie jusqu'aux lendemains de la Première Guerre mondiale, à un moindre degré jusqu'à la Seconde Guerre mondiale puis pendant les conflits de décolonisation pour équiper les troupes supplétives. Il fut officieusement baptisé du nom d'un des membres de la commission qui a contribué à sa création : le colonel Nicolas Lebel.

De calibre 8 mm, le fusil modèle 1886 peut contenir dix cartouches, dont huit qui se logent dans le fût situé sous le canon, plus une dans le transporteur et une dans la chambre. Le fusil Lebel a introduit la modernité dans l'armement portatif mondial en remplaçant pour la première fois l'ancienne poudre noire par la poudre sans fumée à base de nitrocellulose (la "Poudre B") ainsi que les balles en plomb nu par les balles entièrement chemisées en maillechort. Ces progrès techniques vont permettre à l'armement portatif d'atteindre des vitesses initiales très élevées et donc une grande rasance du projectile et des portées extrêmes dépassant les 4 kilomètres (4 400 mètres avec la "Balle D" du fusil Lebel).

L'histoire du Lebel

À la fin des années 1870, les études sur l'armement individuel portent sur la répétition, c'est-à-dire, la capacité pour une arme d'être rapidement rechargée. La solution initiale est apportée par le chevalier von Kropatschek, commandant l'école des cadets de Vienne, qui conçoit un système de magasin tubulaire sous le fût du canon. La Marine française décide donc d'équiper les troupes de marine en adoptant un fusil à répétition "Kropatschek" Mle 1878 de calibre 11 mm fabriqué en Autriche qui remplace le Chassepot à un coup. En 1884, la manufacture d'arme de Châtellerault étudie un modèle dérivé du Kropatschek, le Mle 1884, suivi par un modèle dont la fabrication est plus rationnelle et plus industrialisée, le Mle 1885. De l'autre côté du Rhin, les Allemands développent et adoptent un nouveau modèle, le Mauser 1871-1884, fusil à répétition de 11 mm.

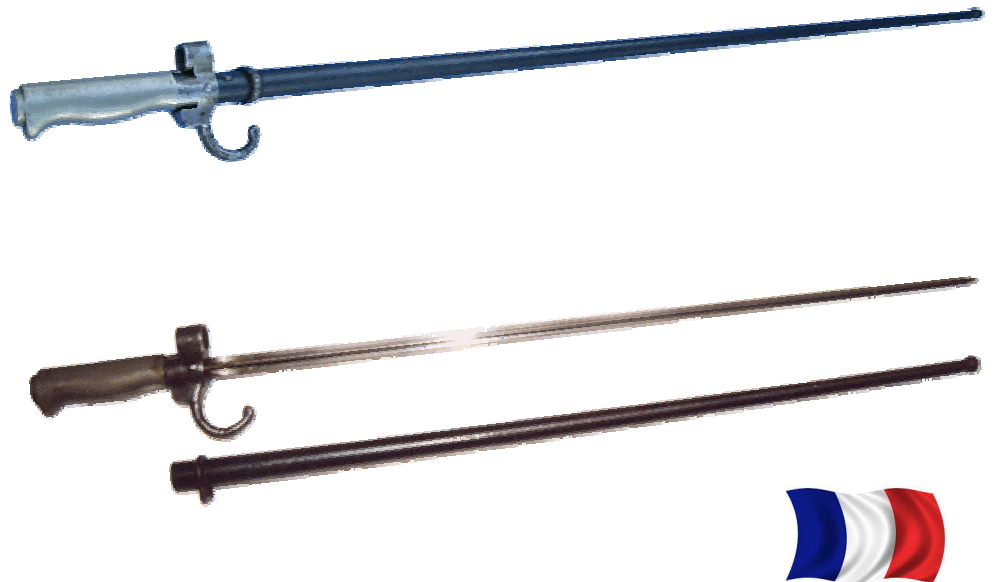
Entre temps, en 1884, Paul Vieille invente une poudre toute nouvelle sans fumée, la poudre "B" (B pour Boulanger) à base de nitrocellulose destinée à remplacer la poudre noire alors utilisée. Cette invention constitue une percée déterminante dans la technique de fabrication des munitions. Outre le fait qu'elle rend l'usage des armes beaucoup plus discret, elle permet la construction d'armes de calibre inférieur à 11mm. Les munitions sont donc beaucoup plus légères, multipliant ainsi la capacité d'emport du soldat et améliorant de manière déterminante les caractéristiques balistiques des balles (vitesse initiale plus grande, distances utiles et de combat plus longues et trajectoire beaucoup plus tendue). Enfin, les problèmes d'encrassement sont quasiment éradiqués.

Lorsque le général Boulanger accède aux fonctions de ministre de la guerre, en janvier 1886, il exige que le prototype d'un nouveau fusil à répétition et de petit calibre lui soit présenté pour le 1er mai. La décision est donc prise avec une précipitation quelque peu néfaste. À sa décharge, elle a l'avantage de casser l'argument sur la nécessité pratique et financière de recycler des matériels anciens pour faire des armes nouvelles, en l'occurrence, les fusils Chassepot et Gras.

La Commission des Fusils à Répétition présidée par le général Tramond chargé de sa conception a un an et demi pour passer de l'état de projet à une production de masse. Elle est donc obligée de prendre les solutions existantes en matière de répétition c'est-à-dire le magasin tubulaire du Kropatschek. Le colonel Gras et le capitaine Dessaleux inventent une cartouche de 8 mm dont le culot de l'étui à bourrelet conserve le diamètre de celui de la munition du fusil Gras, autrement dit avec un étui exagérément tronconique. La balle "M" est développée par le lieutenant-colonel Nicolas Lebel, directeur de l'Ecole normale de tir du Camp de Châlons. Elle s'inspire des balles chemisées en cuivre ou en maillechort développé par le capitaine Eduard Rubin de l'Armée Suisse en 1882. La culasse mobile à doubles tenons est conçue par le colonel Bonnet. Le colonel Gras et surtout les contrôleurs d'armes Albert Close et Louis Verdin, à Châtellerault, sont responsables de l'architecture détaillée de l'arme et de son usinage. Le lieutenant-colonel Lebel a toujours insisté de son vivant qu'il s'agissait d'une création collective qui devait surtout au colonel Gras.



Commémoration
Guerre 1914-1918
VAUX en AMIENOIS
11 Octobre 2015



La baïonnette " Rosalie "

Contrairement à la baïonnette anglaise et allemande, la baïonnette française n'est pas une lame, mais une pique cruciforme et très pointue qui peut s'avérer redoutable.

Sa forme "ergonomique" est prévue pour que le combattant fasse un quart de tour vers la gauche avec son fusil avant de ressortir la baïonnette du corps de son ennemi. Ceci est censé provoquer une hémorragie interne qui ne laisse aucune chance de survie à l'ennemi. Il faut dire que la doctrine de guerre française en 1914 était : "seul le mouvement en avant porté jusqu'au corps à corps est décisif et irrésistible".

Toutefois, il faut se garder d'exagérer son importance dans le combat. Lors des corps à corps, épreuves redoutées entre toutes par les soldats même vétérans, dont les témoignages rapportèrent que l'angoisse était presque insupportable quand retentissait le fameux ordre de "baïonnette au canon", la baïonnette ne tarda pas à montrer ses limites dans l'environnement confiné des tranchées. Les soldats mettaient trop de temps à la sortir du corps de leur ennemi, et c'était prendre de gros risques au milieu d'une mêlée générale.

De plus, rendus dans la tranchée, les fantassins avaient le plus grand mal à manœuvrer un objet aussi long. La baïonnette française étant inutilisable à la main, c'est donc tout naturellement que les soldats remplacèrent progressivement les baïonnettes par des outils portatifs comme les pelles de tranchée et des casse-têtes de bois ferré appelés "massues de tranchées".

Quant aux troupes d'assaut spécialisées dans le "nettoyage de tranchées", qui se créèrent à partir de 1915, elles optèrent pour le revolver, la grenade et le couteau de tranchée.

En ce qui concerne le surnom de " Rosalie ", inventé par les chansonniers dans la veine du comique troupier, il fut très modérément employé par les Poilus. Il faut en effet être un amuseur public de l'arrière pour s'imaginer que le fantassin considère sa baïonnette comme une compagne et lui donne un surnom affectueux en conséquence.

Le premier modèle de 1886 mesure 638 mm avec un poids de 460 g. Il possède un quillon arrondi en haut du manche. Elle est portée sur le côté gauche du ceinturon.

